

MAURICE HUET & ROBERT MALERNE



Cent Ans...

sur les Planches!

« Il n'y a de bonnes gens que ceux qui rient »

Paul-Louis COURRIER.

→ 1925 ←

Micheline Vincent

1825 1925

CENT ANS... SUR les PLANCHES

Grande Revue Locale et d'Actualité

en 1 Prologue, 2 Actes et 1 Apothéose

de MM. MAURICE HUET
et ROBERT MALERNE

Représentée pour la première fois au Théâtre
du Casino Municipal de Trouville-sur-Mer, le 22 Juin 1925

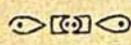
MUSIQUE NOUVELLE & ARRANGÉE
Orchestration de MM. BOREUX et MERLIN
Chefs d'Orchestre-Compositeurs

TRAVESTIS :
Costumes de la Maison SOMMIER de Paris et de Mademoiselle
NADIA HALLEY, de Trouville
Chaussures de la Maison HÉMAIN, de Trouville.

AU PROLOGUE : Costume de Charles Mozin, de la Maison
MOLLAY, de Trouville.

AU 1^{er} ACTE : Costume de la Commère des Maisons BISSON
et NADIA HALLEY. Chapeau de la Maison
NAJEAN, de Trouville. Chaussures HÉMAIN.
Costume de Charles Mozin de la Maison
LADIETTE, de Trouville.

Perruques et Postiches des Maisons DUTHEIL, de Lisieux
et AVISSE, de Trouville



Accessoires des Maisons BOUVET, ORIOT et AUDINET

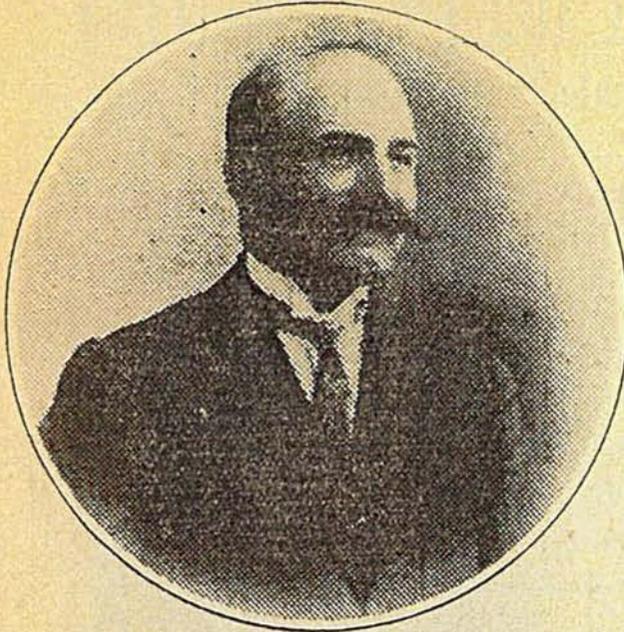
ORCHESTRE SYMPHONIQUE

Micheline VINCENT

18, rue du Rocher
14360 Trouville sur Mer
Tél. : 31 88 02 64



LES AUTEURS



M. Robert MALERNE

Photo Petitpierre - Trouville



M. Maurice HUET

LA COMMÈRE



M^{lle} Helen NILSON

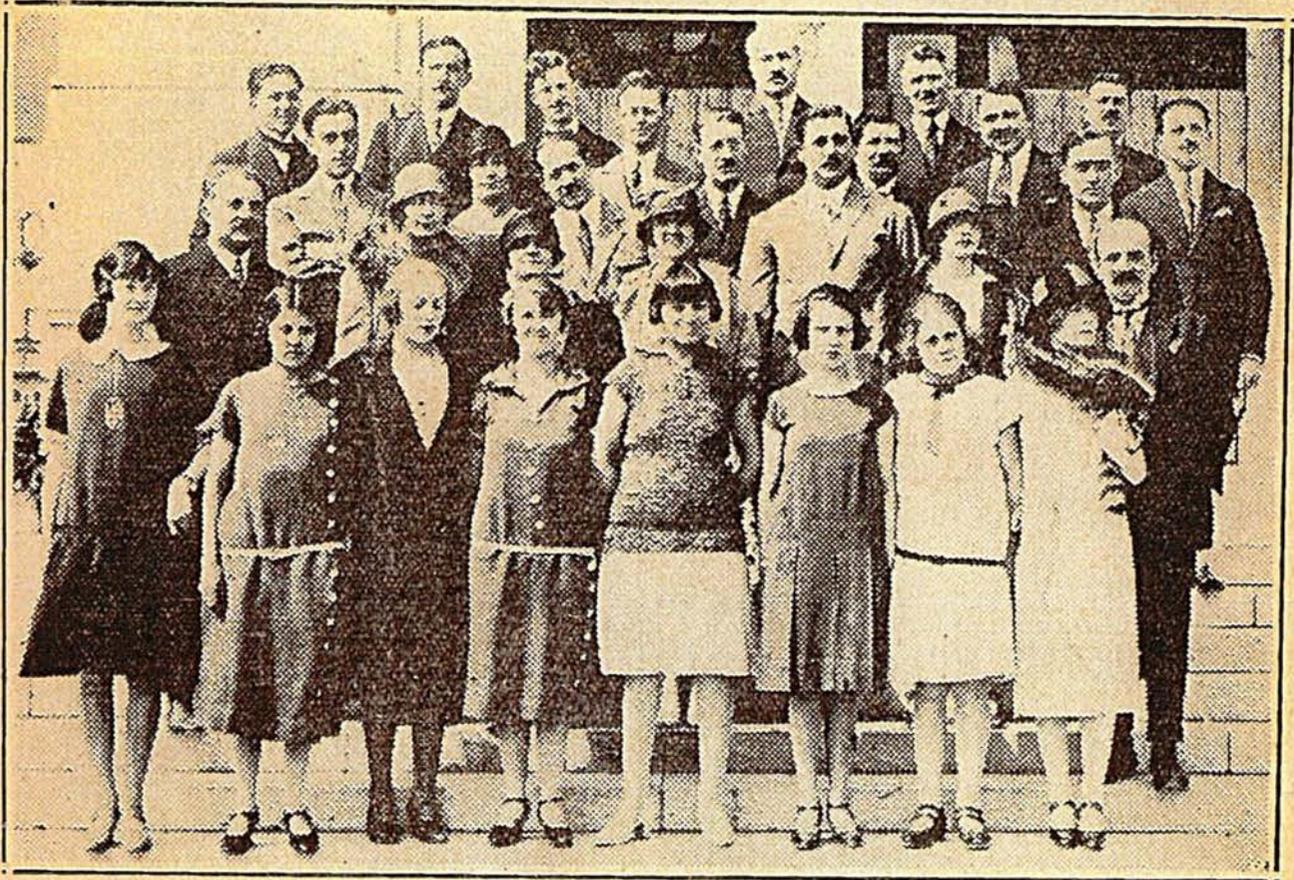
Photo Petitpierre - Trouville





Cent ans... sur les Planches !

Photo Lelogès - Trouville



Groupe d'Interprètes



DISTRIBUTION DES ROLES

LA COMMÈRE

M^{LLE} HELEN NILSON

du Théâtre Français de Rouen

Mme CHAUMONT { La Mère Ozeraié.
Le Casino-Salon.
L'Horloge de l'Hôtel de Ville.

Mme GODEFROY { Le Casino Municipal.
La Gardienne des Bairs.
L'Horloge de Notre-Dame.

Mlle E. CAILLENS { La Filleule de Trouville.
La Moule des Roches-Noires.

Mlle Nadia HALLEY { Nonon, la Toucquaise.
La Grand' Mère.
La Mère Bourgogne.

Mlle S. MABIRE { Mado, la Parisienne.
Le Panneau-Réclame Du-bonnet ».

Mlle S. PAILLARDIN { La Toucques.
L'Horloge de la Gare.

M. R. AUBRÉE { Charles Mozin.
L'Amiral.

M. Ch. DELAMARE Maitr' Sylvestre.

M. R. LECOQ { Fredo, le Parisien.
L'Américain.
L'Artiste Dramatique.

M. BALOCHE { Un Vieux Matelot.
Un Normand.
Un Décoré.
Le Garde - Champêtre de Hennequeville.

M. CAMPION { Un Normand.
Le « Progrès du Littoral ».
L'Employé de Commerce.

M. DUQUENNE { Un Vieux Matelot.
Le Passager de l' « Augustin-Normand ».
Un Poilu.
Le Cheminot.
Monsieur le Maire.

M. FORTIER

{ Le Port.
La Firmen...cita.
Le Jardin Public.
Le Titi Trouvillais.

M. GODEFROY

{ Le Crieur de Journaux
Le « Réveil de Trouville Deauville ».
Un Décoré.

M. GUETTIER

{ Hyacinthe, le Matelot.
Le Moussaillon.
Un Normand.

M. HÉMAIN

{ Un Vieux Matelot.
Le Bureau... de Police.
L'Employé des P. T. T.
Un Décoré.

M. Marcel HUET

{ Le « Petit Trouvillais »
Un Enfant.

M. LACROIX.

{ Un Normand.
Un Décoré.

M. LEFROU

{ Un Vieux Matelot.
Le Père David.
Un Poilu.
Le Jardinier de la Ville
Un Décoré.

M. LERICHE

{ Polyte, le Toucquais.
Achille.
Katorza.
Le Mécanicien du Cylindre.

M. MOLLAY

{ L'« Avenir du Littoral »
Le Maire de la Commune libre de Hennequeville.

Villageoises, Villageois, Baigneuses, Normands : Mlles CHAUMONT, J. GERMAIN, M. GERMAIN, GLADYS, GODEFROY, M. GUILLAUME, RÉVEILLÉ, VILLEY.

Danses réglées par Mme DELEAU, Mlle SOHÈGE (de l'Opéra) et S. LESECO.

Régisseur Général : M. GODARD.



Cent ans... sur les Planches !

PROLOGUE

CHŒUR DES MATELOTS

Air : **Voici la Lune.**

Adieu, la lune !
Les matelots,
Loin de leurs braves,
Vogueront bientôt
Sur les flots
Où la fortune
Sourit toujours...
Adieu la lune,
Voici le jour !

DUO DU REVE

Air : **Pays de Rêve.**

— Effroi, stupeur soudaine,
Aurais-je perdu la raison ?
— Quelle main surhumaine
A transformé notre maison ?
— Pourquoi donc, à la ronde,
Tout ce décor des anciens jours ?
— Quel est tout ce vieux monde
Qui vient là gêner nos amours ?
— On croit vivre dans un rêve,
Oui, dans un rêve presque affolant,
Troublant,
Tandis que la nuit s'achève
Et que là-bas s'éveille la grève...
Si la minute fut brève
Où tout ainsi changea sous nos yeux
Puisqu'on est là tous deux
Comme deux amoureux,
Vivons ensemble ce beau rêve !

COUPLETS DE LA CENTENAIRE

Air : « MADAME » **Avoir vingt ans.**

I

Vraiment, je vous joue un tour assez drôle,
Et je comprends votre ébahissement ;
Aussi, malgré moi, oubliant mon rôle,
J'ai failli sourire en vous écoutant.
Je suis la Centenaire symbolique,

Et j'ai revêtu ces anciens atours
Pour vous présenter d'un geste magique
Votre vieux Trouville à ses premiers jours.
Cet instant béni de votre jeunesse
Gardez-le gravé dans vos cœurs longtemps,
Puisque c'est pour vous que dans l'allégresse
On va célébrer, ce soir, mes cent ans !

II

J'aurais bien voulu grouper ici-même
Ceux qui ont veillé sur mes premiers pas,
Ou qui m'ont donné cet essor suprême
Que les plus jaloux ne contestent pas.
Tout ce que j'ai vu depuis mon enfance
Chavire ma tête, hélas, par instants...
Pourtant, j'ai gardé toute ma vaillance
Puisque mon cœur bat comme aux premiers
[temps !

Et je compte encor malgré ma vieillesse
Un nombre infini d'amoureux fervents,
Je puise ma force dans leur tendresse...
On peut rester jeune et avoir cent ans !

LA COMPLAINTÉ DU TOUCQUAIS

Air : **Rouptidédec.**

I

Si c'est c' qu'on dit, qu' les Trouvillais
Voudraient en r'montrer aux Toucquais,
Ou leur f'ra vée si on a des...
Rouptidédec et raboulais,
(Tous) Et raboulo et raboulais,
Rouptidédec et raboulais..
Des goules d' gens à êtr' rasés !

II

Toucqu's d'abord est l' chef-lieu d' canton,
J'avons méd'cin et tabellion,
Et mot' commeune est fière d' son ..
Rouptilédec et raboulon,
(Tous) Et raboulo et raboulon,
Rouptidédec et raboulon...
D' son magnifique et fameux r'rom !

III

Trouvill' n'est qu'un hameau d' péqueux
Qui n' donn'nt point tout l' bonheur cheux eux,

Car les pauv'r's gars n'ont mêm' point deux...
 Rouptidédec et rabouleux,
 (Tous) Et raboulo et rabouleux,
 Rouptidédec et rabouleux...
 Deux joux d' la s'maine avec leux fieux !

IV

Toucqur's a un port des pus noviaux
 Et qui, ben sûr, n' manqu' jamais d'iau,
 Mais c'est nous qu' avons les pus biaux...
 Rouptidédec et raboulaux,
 (Tous) Et raboulo et raboulaux,
 Rouptidédec et raboulaux...
 Les pus biaux quais pou' grands batiaux !

V

Trouvill' n'est qu'un maudit p'tit trou
 Qui sent la mé d'un peu partout
 Et dans l'quel on n' f'rait point surtout...
 Rouptidédec et raboulou,
 (Tous) Et raboulo et raboulou,
 Rouptidédec et raboulou...
 Tout c' qu'on fait dans les coins cheux nous !

L'ENFANT CHERIE DE PARIS

Air : « LA-HAUT » C'est Paris !

Sous le firmament,
 Il n'est rien assurément
 D' plus attrayant
 Qu'ce site enchanté
 Où l'on vient passer l'été,
 Sans hésiter,
 C'est le plus coté !
 Pour le Parisien,
 Il est quelque chose, un rien
 Qui l'y retient.
 On l' dit inconstant,
 Moi je répons cependant
 Bien franchement :
 Qui a découvert ce joli pays ?
 C'est Paris !
 Et qui donc en a fait un Paradis ?
 C'est Paris !
 Lorsque dans la Capitale
 On d'mand' la plage idéale,
 Tout l' monde aussitôt
 Clame d'un seul mot
 « Trouville » à tous les échos !
 Qui donc depuis un siècle la chérit ?
 C'est Paris !
 Qui la défend contre qui la maudit ?
 C'est Paris !
 Et ceux qui bien la connaissent
 Toujours vantent ses richesses...
 Moi je vous le dis,
 Trouville est l' pays
 L' plus choyé du vrai Paris !



LE BON TEMPS

Air : « TA BOUCHE » De mon temps.

I

Dans notre petit trou normand,
 C'est vraiment
 Pour les artistes, les amants,
 Le bon temps !
 On dit que rien n'est délicieux
 Sous les cieux
 Comme ce pays merveilleux.
 Par l'attrait du rivage,
 On vient à notre village,
 De tous les points de France
 En diligence !
 C'est l' bon temps,
 Croyez-en mes trois cheveux blancs,
 C'est l' bon temps,
 Pour les petits et pour les grands.
 Ce décor un peu sauvage
 Nous conserve du moins maintenant
 Les charmes du paysage...
 C'est l'bon temps ! (bis)

II

C'est un charme certainement
 Très prenant
 Que de goûter à tous moments
 Le bon temps,
 Dans ce cadre où chaque saison,
 Gaie ou non,
 Nous caresse d'une chanson...
 Et si je ne m'abuse,
 C'est le coin où l'on s'amuse
 Gentiment, sans boutades,
 En camarades.
 C'est l' bon temps,
 Croyez-moi vraiment, mes enfants,
 C'est l' bon temps,
 Dont on compte tous les instants...
 Tous les jeunes de votre âge
 Conviendront, en y réfléchissant,
 Que c'était au vieux village
 Le bon temps ! (bis)

LA VIE A BON MARCHÉ

Air : « LA COCARDE DE MIMI PINSON »

Couplets du Gestionnaire.

Pour dir' qu' la vie est chère
 Faudrait, en vérité,
 Quand on fait si bonn' chère
 Beaucoup d' sévérité.
 Si mon auberge est pleine,
 C'est que j' soign' mes clients.
 J'ai moins d' profit que d' peine,
 Mais ils s'en vont contents.
 La servante est coquette
 Et l' patron n'est point mauvais gâs,
 La cuisine est bien faite

Car j' mets la main à tous les plats.
 Avec la Mère Oz'raie
 J'suis l'« as » de la contrée,
 Et pour vingt sous — un franc ! —
 Sans vous faire de boniment,
 J'offre vraiment
 Un menu épatant.
 Pour vingt sous (bis)
 Que j' prends chez moi par personne,
 Pour vingt sous (bis)
 Que voulez-vous que je donne ?

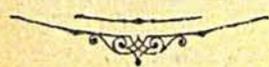
II

C'est d'abord la crevette,
 La sole ou l' merlan frit,
 Le homard vinaigrette
 Suivi d'un bon rôti.
 J'ai du vin délectable
 Et du cidre fameux
 Que l'on boit sur la table
 Tant et plus que l'on veut.
 J'ai des chambr's accueillantes,
 Avec chandell' dans l'escalier,
 Où pour un franc cinquante
 On jouit d' la vu' sur l' poulailler !
 Et si je me me trompe
 Y' a de l'eau à la pompe
 Dehors, à discrétion,
 Amis, n'ai-je donc pas raison,
 Cent fois raison,
 De vanter ma maison ?
 Pour vingt sous (bis)
 Que j' prends chez moi par personne,
 Pour vingt sous (bis)
 Voyez tout ce que je donne !

DUO DE LA RENCONTRE

Air : « TITIN » La Tasse de Thé.

— L'aventure n'est pas banale
 Et j'en reste tout chose encor !
 — C'est une farce originale
 Qui vient couronner notre effort !
 — Puisque le destin nous rassemble
 Sachons lui rire gentiment...
 — Aujourd'hui sans doute il nous semble
 Qu'on peut vivre éternellement...
 D'une Revue être commère,
 — Et devenir votre compère !
 C'est charmant en vérité
 Cette douce intimité.
 — Singulier tête-à-tête
 Pour une femme honnête !
 — Pourtant, sans timidité,
 Tâchons avec dignité
 — D'être en ce jour de fête
 Compère (Commère) De Revue en vérité !



LA LEGENDE DE NOTRE DAME DE PITIE

Air : La Vierge à la Crèche.

I

Dans cette Chapelle où veille toujours
 La Vierge propice aux chastes amours,
 Au pied de l'autel priait Madeleine,
 Afin que la Mère et l'Enfant chéri,
 Prenant tous les deux pitié de sa peine,
 Lui trouvent bientôt un petit mari...

II

« O Sainte Madone, écoutez ma voix,
 Ne rejetez pas une âme aux abois, »
 Disait chaque jour, en brûlant un cierge,
 L'humble Trouvillaise, en son cœur meurtri...
 Malgré cet appei à la douce Vierge,
 Madeleine, hélas, restait sans mari !

III

Quelques mois plus tard — ô Dieu quel beau
 [jour ! —
 Montait de la terre un hymne d'amour
 Et l'on pouvait voir dans le sanctuaire,
 La Reine du Ciel leur ayant souri,
 Deux époux louant leur divine Mère :
 Madeleine avait un petit mari !

LA VIEILLE EGLISE

ET LE VIEUX QUARTIER SAINT JEAN

Air : La Croix du Chemin.

I

Bravant les outrages des ans,
 Dans ce décor champêtre où tout se poétise,
 Elle survit l'antique église
 Aux neiges des hivers comme aux fleurs des
 [printemps.

C'était là, sous leur coiffe blanche
 Aux jolis rubans de satin,
 Que les vieilles, jadis, à l'office divin,
 Se rencontraient chaque dimanche ;
 Et qu'invoquant Saint Jean, leur Patron tuté-
 [laire,
 Aux sombres jours de deuil, leur ardente prière
 Montait comme un chant douloureux,
 Quand l'âme des aïeux, abandonnant la terre,
 Au son du glas funèbre émigrerait vers les cieux.

II

Trouville est né là, près des flots,
 Autour de cette Eglise et de son vieux Calvaire
 Dont le Christ, au buste de pierre,
 Semblait semer l'espoir au cœur des matelots.
 Quand le vent soufflant avec rage,
 Leur regard découvrait au loin
 Celui qu'en sa détresse implorait le marin
 Sous la menace du naufrage...
 Dans ce quartier Saint Jean où naquit à la vie,
 A l'ombre du clocher, la petite Patrie,
 Aimez toujours à revenir,
 Afin d'entendre encor la douce mélodie
 Des chansons du passé berçant le souvenir !

RONDE DU VIEUX TEMPS

Air : **Le Curé du Village.**

Lorsque vient dimanche au village
 Chez nous les fill's et les garçons,
 — Et les garçons,
 Goûtant les plaisirs du jeune âge,
 Dansent gaiement et sans façons,
 — Et sans façons,
 Il faut les voir (bis) le cœur en fête (bis)
 Au premier lever du matin,
 — Oui du matin,
 Danser au son de la musette (bis)
 Danser au son du tambourin (bis)
 Danser, tourner, au son de la musette,
 Danser, tourner, au son du tambourin !



FINAL DU PROLOGUE

Air : **Elle s'était fait couper les cheveux.**

C'est pas l' moment d' se fair' des ch'veux,
 Quand tout vient vous dire
 De rire !
 Ici plus de fronts soucieux,
 Chantez donc, vous ferez beaucoup mieux,
 Et pour nous rendre tous heureux,
 Il est un' méthode
 Commode :
 Si la Revue
 Est bienvenue,
 Donnez-lui vos bravos joyeux !
 Pour fair' cett' Revue, on a choisi d'bons copains
 Dont l' désir de plaire et l' bon vouloir sont
 [certains.
 Dit's vous bien si vous les jugez un peu farceurs
 Qu'ils n'ont ni parti-pris, ni rancœurs.
 S'ils égratign'nt tout le mond' gentiment
 N' vous fâchez pas et répétez tout simplement :
 (Au refrain.)



PREMIER ACTE

DUO DE LA GAÏETE

Air : **Oh ! Mademoiselle.**

— La gaieté, ma belle,
 Ici nous appelle,
 Pouvait-elle mieux choisir ?
 — Si tel est donc votre désir,
 Abandonnons-nous au plaisir.
 — Quand on est commère,
 On peut sans mystère
 Blaguer et se divertir.
 — Sachons tenir avec éclat
 Le rôle que voilà !
 — Et si la mode actuelle n'est plus aux chichis
 — Rions de tout sur nos airs les plus favoris.
 — D'ailleurs nos bons Trouvillais
 Bien connus pour être gais,
 Sont très indulgents ;
 Rire à leurs dépens
 Ne peut que les rendre contents.

— Et si parfois le cafard a même eu sur eux
 Quelque influence ou quelques effets désastreux
 — Son ennemi déclaré
 Ce soir doit le terrasser,
 Car cet adversaire
 Toujours populaire,
 C'est la gaieté !

LE PORT

Air : **J'suis vaseux.**

I

J' suis un port qui n'a rien d'épique,
 Matin et soir,
 J' suis l' dépotoir
 D'un tas d' chos's peu odorifiques,
 Aussi, brav's gens,
 En m' regardant,

Vous dit's sans façon
C' port là, nom d'un nom,
Est sal' comme un cochon !
Je n' sais pas c' que j'ai, je suis vaseux !
Par des bouch's d'égout, sans cesse,
M'arriv'nt des lavur's de... choses !
Ah ! Ah ! Oh ! la ! la ! la !
J' suis bien malheureux,
Tous les navir's me délaissent
Car je suis vaseux,
Vaseux !

II

Pourtant tous les ans — c'est pas d' blague —
Avant l'été
Pour m' nettoyer,
Monsieur l' Mair' m'envoie une drague
Qui fait du bruit,
Beaucoup de chichis.
Mais quand ell' f... l' camp,
Vrai, c'est épatant,
J' suis aussi sal' qu'avant !
Je n' sais pas c' que j'ai, je suis vaseux !
D'un tas de p'tits édicules
M'arriv'nt des rinçur's de... bouches !
Ah ! Ah ! Oh ! la ! la ! la !
J' suis bien malheureux.
Tous les navir's en reculent
Tell'ment j' suis vaseux,
Vaseux !

L'AUGUSTIN NORMAND

Air : **Sur un Transatlantique.**

I

Si vous avez un' bell' mèr' peu affable,
Embarquez-là un beau matin
A bord de l'« Augustin ».
La mégère deviendra vite aimable,
Et, au bout d'un petit instant,
Troublant,
Aura, c'est certain,
Le cœur sur la main.
Ah ! qu'il fait bon, Madam', sur l'« Augustin »
Qui sur les flots roule, roule sans fin !
Sur ce petit navire
Qui jamais ne chavire,
Rien n' manqu' plus, en vérité,
Mém' l'électricité.
L'eau s'y prend à discrétion, par paquets,
Mais si l'on vous offre des p'tits baquets
N'en faites pas usage,
Car MARIUS, je le gage,
Ne vous rembours'rait
Jamais votr' déjeûner !

II

Si parfois un' nourrice indisposée
Vous dit : « Veillez sur mon bambin »
Et vous l' coll' dans la main,
Pour vous distrair' pendant la traversée
N' profitez pas d' la situation
Sous l' pont.
Faut pas en bateau

Croquer le marmot.

Ah ! qu'il fait bon, Madam' sur l'« Augustin »,
Qui sur les flots roule, roule sans fin,
Car MARTIN, ma parole,
Ne perd pas la boussole,
Et quand il surgit un roc,
Vit' le Capitain' BLOQU'
Et lorsque vous êtes trop ballottés
Ou du roulis éprouvez les effets,
La douce Arthémis 'BIETTE
Vous passe l'anisette...
O Monsieur MARZIN,
Gardez-nous l'« Augustin » !

LA TOUQUES

Air : **Guillaume le Conquérant.**

I

Quand l'hiver vient nous inonder
Nous obligeant tous à quitter
La rive,
Moi-même, dans les prés jaunis,
Qui bientôt seront reverdis,
J'arrive.

II

Lorsque je déserte mon lit
Vous me trouvez, sans contredit,
Légère ;
Pour sauvegarder mes vertus,
Cela ne m'arrivera plus,
J'espère.

III

Si la Touques aux flots écumants,
Qui s'introduit quelquefois dans
Les caves,
Déconche, au surplus, tous les ans,
Contentez-vous d'en faire autant,
Mes braves !

LES PLAGES SŒURS

Air : **Si les Femmes étaient des Fleurs.**

Sans jalouser personne, Trouville, c'est certain,
A plus d'un charme que brigue même son voisin,
Car tous les dimanches
On voit sur ses Planches
Défiler un public toujours nombreux et mondain
Mais quand de sa plage on veut célébrer l'agrément
Deauville de ses fleurs vante l'aspect captivant,
Étalant sans cesse
Son or, sa richesse,
Signe troublant de la vanité des nouveaux temps
Quand nos deux Plages étaient sœurs,
D'un même élan, d'un même cœur,
On les voyait voguer avec entrain
Vers leur magnifique destin.
Sont-ils finis ces jours de fête,
Et Deauville perdant la tête
Oublierait-elle, hélas, dans sa splendeur,
Que nos deux Plages étaient sœurs ?

« AMERICAN SPEECH »

Air : « MADAME » J'ai trouvé ça.

I

Je suis le vieux touriste américain,
 Et je passe en France
 De longues vacances.
 Si j'ai pu chiper l'accent parisien,
 C'est que tous les ans ici je reviens.
 J'aime Deauville et vous sans doute
 Et pourtant cela me dégoûte,
 Je vous le dis... sèchement,
 De vous voir constamment
 Vous regarder pour des riens
 Tout comme deux chiens !...

Ça peut durer comm' ça pendant longtemps.
 Je comprends mal cette plaisanterie.
 En vous voyant comm' ça j'aurais envie
 De vous laisser tomber complètement.
 Je crois que vous avez, au contraire,
 A vous deux tout ce qu'il faut pour plaire.
 Mais si chaque jour vous vous montrez les dents
 Ça peut durer comm' ça, comm' ça, pendant
 [longtemps.

II

D'abord, acceptez ce conseil banal :
 Faire bon ménage
 Serait bien plus sage !
 Ensuite laissez un original
 Dire quel serait pour lui l'idéal.
 Pourquoi ce pont qui vous divise ?
 Ce bac dont rien ne s'électrise ?
 Chacun d'un côté de l'eau,
 Ce principe est idiot !
 Serrez-vous, de bord à bord,
 Les deux mains bien fort !

Ça finira comm' ça tout simplement !
 Quand les deux sœurs auront bon caractère,
 Tombant ensemble aux genoux de leur... **Maire**,
 Elles feront l'union de leurs enfants.
 Quand la Douane sera sur Trouville,
 Quand on verra Delage à Deauville,
 Plus de parent pauvre au rivage normand...
 Ça finira comm' ça, comm' ça tout simplement !



LA POLICE MUNICIPALE

Air : Alexis.

I

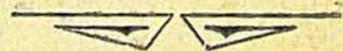
A Trouvill' pour être agent
 Il faut de l'entregent,
 Un caractère en or,
 Aux copains ne jamais donner tort.
 Avec tout le monde être d'accord.
 Et lorsque vient la saison
 N' plus fair' d'arrestation,
 Ni de contravention.
 Pincer Maginot sur notre Plage
 Ça ferait au... **Bloc** un beau tapage !

C'est moi l' brave Achille
 Qui m' ballade en ville
 Ou reste immobile
 Sur le quai Joinville
 Quand par là défilent
 Les automobiles
 Qui vont à la file
 Aux cours's de Deauville.
 Je n' suis pas fragile
 Quand l' soleil me grille.
 Je n' me fais pas d' bile,
 Et fin comm' l'aiguille,
 L' soir sous la charmille
 Je chauff' tout's les filles
 Qui n'ont pas d'asile.
 C'est moi l' brave Achille
 L'as des sergents d' ville !

II

A Trouville, êtr' secrétaire
 De Monsieur l' Commissaire
 Ah ! quel fichu métier !
 Jour et nuit, je gratte du papier.
 Je n' sais pas comment j' peux résister.
 Chaque été, il fait si chaud
 A enquêter là-haut,
 Que j' maigris d' vingt kilos.
 Toujours assis, je n'ai pas d' varice,
 Mais c'est... ailleurs que j'ai la **peau lisse** !

Grand chef des « sergots »
 C'est moi Lebureau,
 Le plus grand, l' plus beau,
 Et le plus costaud.
 Je n' suis pas manchot,
 Et je l' dis bien haut,
 Qu' ce soient des mat'lots
 Ou des gigolos,
 Mêm' des aristos,
 S'ils sont en défaut,
 J' les fourre à l'« osto »
 Je l' dis aux journaux,
 J'écout' les ragots,
 J' dénonc' les complots,
 Qué sacré boulot !
 Je suis, en trois mots,
 L' martyr du Bureau !



REINE DES PLAGES

Air : Rêve de Valse.

Plage qui toujours nous attire
Par l'imprévu de tes frissons,
Oui, c'est bien toi qui nous inspire
Nos plus enivrantes chansons.
Sur tout le monde, en souveraine,
Si tu règues par ta splendeur,
C'est toi qui rends l'âme sereine
A ceux qui cherchent le bonheur...
Tu sais te montrer accueillante
Aux amants vibrant de désirs,
Et dont la prière ardente

Appelle à toi tous les plaisirs.
Reine des Plages, charmant séjour,
Plage de rêve, plage d'amour,

Où sous la brise

Des jolis soirs

Notre cœur se grise

De doux espoirs,

C'est toi qui gardes

Notre fierté

En toi regarde :

Tout est beauté !

Plage divine,

Quand tout s'endort,

Ta voix câline

Nous berce encor...

Enchanteresse

A toi toujours

Notre tendresse

Et notre amour !



LA FILLEULE DE TROUVILLE

Air : Je n'ose plus.

Lorsque au lendemain de la guerre
Tu vins toi-même à mon secours,
Trouville, ô ma seconde mère,
En jurant de m'aider toujours,
Un frisson traversa mon être
Et l'espoir envahit mon cœur :

Je me sentis enfin renaître
Après, hélas, tant de douleur !...

J'ai gardé confiance,

Vois-tu,

Et de ta bienveillance

Ne doute plus...

Non, tu ne m'as pas oubliée,
Toi qui déjà, dans ta tendresse,
Sur ma misère t'es penchée
Compatissante à ma détresse.

Douce marraine, en ta bonté,

Je peux bien espérer encore...

Entends ma voix, par charité,

C'est toujours DEMUIN qui t'implore !

LA CUISINE ROULANTE

Air : « FAUST » Souviens-toi du passé.

Souviens-toi du passé quand près de la « rou-
[lante »

Abritant ton malheur,

De la bonne cuisine encor toute fumante

Tu respirais l'odeur.

Les « fayots » mijotaient au fond de la marmite

En chantant doucement,

Et toi, près du cuistot, tu présentais bien vite

Ton plat de campement.

Pour les z'haricots roug's, les vrais z'haricots

[d' guerre

On était bien loti,

Mais c'étaient les copains... oubliés à l'arrière

Qui boulottaient l' rôti !

LE PINARD

Air : Quand Madelon.

Lorsque le vin, le bon vin de la France,
Coulait à flots pour noyer le chagrin,
Dans le cœur nous versant l'espérance,

C'était le meilleur copain.

Chacun de nous oubliait ses misères

En le voyant rutiler dans son quart.

Gloire, gloire, au vrai dieu de la guerre,

Au Pinard ! (ter)

DUO DES CASINOS

Air : Ce n'est pas la même chose.

— Autrefois, j'étais seul et bien tranquille,
Quand un jour, tout près de moi,
S'installa — quel émoi —

l' Casino Municipal de Trouville.

Ce fut un voisin gênant...

Pendant quéqu' temps.

— Quand on est deux, quelle triste aventure !

Faut partager les jeux,

Couper les poir's en deux.

— Monsieur DUCIS me rendait la vie dure,

Mais ça n' fait rien :

Tout va bien qui finit bien.

— S'ils rest'nt à deux, s' dit M. Demasure,

On r'verra chaqu' Saison

Des manifestations.

Pour éviter

Qu'ils se mang'nt encor le nez,

Il faut qu' demain

Ils pass'nt dans un' seul' main.

— Alors pour fair' plaisir à Monsieur l' Maire,

Moi je suis allé chercher

C' brav' Monsieur Cornuché,

Qui dit en m' contemplant : C'est une affaire !

Et séduit par mes appas,

M'ouvrit les bras.

— Bien qu'on soit deux, ce n'est plus la mêm'

[chose,

Nos intérêts unis

Nous rendent bons amis.
— Sur mes lauriers ensemble on se repose,
Et maintenant
Nous narguons les concurrents.
— Comme on est (1) deux pour fair' la « pe-
[tit' chose »

Et qu' ça va beaucoup mieux,
Glorifions joyeux,
A l'unisson,
L' Municipal et l' Salon !
Hip hip ! hurrah !
Pour DUFRENNE et SYLVA !

(1). — Variante : Comme ils sont deux...

L'ANCIEN EDEN

Air : « TA BOUCHE » Ça c'est une chose.

Au temps de la magnificence
Où le Tout-Paris venait là,
Plein d'égéance,
Sans arrogance,
Dans tout son apparat,
Chacun gardait sa préférence
Aux humbles baraques de bois
Coquettes sous leurs gais minois
Comme les belles d'autrefois...
Dans cet Eden ensorceleur,
Que d'harmonie et de douceur !
Non, tout cela ne peut pas s'oublier,
On est ému d'en recauser,
Dans ces jardins que d'aveux envolés,
Lorsque, pour vous griser,
Au rythme des valse et des pavanes,
Le flot modulait le chant des tziganes
Sous les étoiles que rien ne venait voiler...
Non tout cela ne peut pas s'oublier !

LA BOUTIQUE A KATORZA

Air : Ça qu'est bon, Madame !

Dans grande boutique aux délices
Moi pas vendre di pain d'épices,
Mais toi goûter, si ti voudras,
Tous mes bonbons, tous mes nougats.
Toi avoir mal avec la gorge,
Moi guérir avec sucre d'orge,
Demoiselle, dans mes boccoux,
Venir chercher mes berlingots !
Et quand moi ti les vends
Ça file entre les dents,
Quand ça fond, y a bon pour longtemps !

Refrain

Car « A l'Africa » jamais macach bono,
Qui « bono besef » tous mes berlingots !
Toi ti me regardes, toi me trouver beau,
Parler petit nègre, c'est plus rigolo !

II

Moi parfume à la fournamboise,
A la menthe, à la citronnoise,
Et moi toujours avoir beaucoup
Clientes vouloir petit bout.
Quand dames rire avec ma mère
Moi leur fais tourner la bobèche,
Et donne tout que j'ai meilleur

Avec mes mains, avec mon cœur.
Vois comme je vends ça,
Et toujours y en a
Pour la douzaine... quatorze a !
(Air refrain.)

LA GALETERRA

Air : La Violetterra.

La Mèr' Firmin, Madame,
Je le proclame,
Fait, dans sa voiturette,
De la galette
Vraiment parfaite.
Si je vous la présente
Toute brûlante
Et croustillante :

O ma belle Senorita,
Des mains de la Firmencita
Acceptez cette galette,
C'est pour vous que je l'ai faite,
Je sais qu'elle vous plaira.
O mes belles Senoritas,
Pour plaire à tous vos petits gâs,
Portez chez vous ces galettes,
Dont j'ai seule la recette :
Ils s'en fourr'ront jusque-là !

II

Monsieur a l'air morose,
J'en sais la cause...
Sa voisine Isabelle
Reste rebelle
Quand il l'appelle.
Et dans sa garçonnière,
Il désespère
D' voir sa... rosière.

Beau senor, sans senorita,
Des mains de la Firmencita
Acceptez cette galette,
Car ce soir dans sa chambrette
La voisin' la sentira.
En galante Senorita,
A votre porte ell' frappera
Et peut-être mieux qu'en rêve,
Avant que la nuit s'achève,
Avec vous la croquera.

III

C'est une friandise
Vraiment exquise.
J'y mets, les jours de presse,
Je le confesse,
Un peu de graisse.
Quand on la fait au beurre,
C' n'est pas un leurre,
Elle est meilleure !

Beaux senors et senoritas
Trottins, **dusseche'** et caetera,
Je termin' ma chamsonnette
Avec ma dernier' galette...
Heureux qui la recevra !
Beaux senors et senoritas,
C'est fini, mais songez que la
Plus chouett' vendeus' de galettes
Ne peut, et je le regrette,
En donner plus qu'elle en a !

LE PANNEAU RECLAME « DUBONNET »

Air : « LA-HAUT » Si vous n'aimez pas ça.

De tous les côtés
 J'entends condamner
 Cett' publicité,
 Et pourtant
 Alors que là-haut
 J'orne le coteau,
 Couper dans le panneau
 C'est méchant !
 Regardez-moi bien,
 Et voyez combien
 J' possèd' de soutien,
 De maintien.
 Avant d' me blaguer,
 Veuillez m'écouter :

J'ai la têt' près **du bonnet** !

Quand on n'aime pas ça
 On n'en prive pas les autres.
 Messieurs, sur tout cela
 Mon avis n'est pas le vôtre.
 D'ailleurs, parmi vous,
 J'en connais beaucoup
 Qui comme apéro
 Prennent du Pernod,
 Et chez eux rentr'nt en déclarant :
 L' **Dubonnet**, quel reconstituant !
 Quand on n'aime pas ça
 On n'en prive pas les autres,
 Respectez c' panneau-là
 Très moral... pour tous les vôtres.
 Si vous, je vous gêne
 Prenez donc la peine
 De r'garder vos pieds...
 Où vous les nettoyez !
 Quand on n'aime pas ça
 On n'en prive pas les autres !

SUR LA GREVE

« CHANSON DE LA MER »

Air nouveau de M. MERLIN.

I

Lorsque, somnolente et plaintive,
 La vague vient battre la rive,
 Son rythme sourd et caressant
 Apporte au père, à la maman,
 Sur l'aile du vent qui le pousse,
 L'adieu du pauvre petit mousse
 Voguant vers l'horizon blafard :
 C'est le chant du départ !

II

Quand la mer transparente et belle
 Chante sa lente ritournelle,
 Dans le doux murmure des flots
 On n'entend ni pleurs ni sanglots.
 Car revenus d'un long voyage,
 Nos fioux vont toucher le rivage.
 Leur hymne de joie et d'amour,
 C'est le chant du retour !

III

Quand la mer écumeuse et grise
 Sur les rochers frappe et se brise,
 Le flot, dans son noir tourbillon,
 Redit la funèbre oraison
 De ceux qui, loin de leur village,
 Ont sombré dans quelque naufrage :
 Mères, pleurez, pleurez encor,
 C'est le chant de la mort !

LE DERNIER MOUSSAILLON

Air : Mes Parents sont venus me chercher.

I

Dans c' coin favorisé de la nature,
 Où les crevettes se jou'nt des maqu'reaux,
 Pendant qu' baill'nt les moules dans la verdure,
 Parmi les rochers peuplés de vignots,
 Y avait un jour un petit garçon
 Qui se sentait l'âme d'un moussaillon...
 Dam' j'étais encor tout petit, petit,
 Que j' voulais déjà voguer hors du mid !

Ma grand' mère est venu' me chercher,
 Ell' m'a mis sous clef dans son bucher,
 Disant : « Si déjà la mer t'attire,
 « Pense à la grand' mèr' petit satyre ! »
 Pour me fair' passer l' goût d'êtr' mat'lot,
 Ell' ne m' donna pas même un verr' d'eau,
 Et comm' j'étais desséché,
 Après quinz' jours de bûcher,
 Grand- mèr' est venu' me rechercher !

II

« N' va pas dans la flotte, je t'en conjure, »
 Répétait grand' mère à son p'tit quinquin,
 « T'es vraiment un' trop joli' créature,
 « Tu f'rais mieux un bon curé qu'un marin ! »
 Mais prenant en douc' la barque à **Faraud**
 Je partis un jour comme Alain Gerbault.
 Trent' sept ans après, bercé par les flots,
 J' débarquais un soir chez les Esquimaux.

Ma grand' mère est venu' me chercher
 Ayant fait tout' la rout' sans broncher,
 Ell' me dit : « Tu es guéri, j'espère,
 « D' la marin' qui perdit ton grand-père ! »
 Tout épaté qu'ell' m'ait reconnu,
 Avec elle, à pied, j' suis revenu.
 Et filon de tout repos,
 Je f'rai mes débuts bientôt
 Comm' petit chasseur de Casino !



POSTEL, LE SAUVETEUR

Air : **Salut, terre normande !**

Parmi la phalange héroïque
 De nos sauveteurs glorieux,
 Saluons tous le nom magique
 De Postel, vivant à nos yeux.
 Que tout le monde ici s'incline
 Devant ce héros regretté,
 Qui fut l'honneur de la Marine
 Et l'orgueil de notre Cité !
 Sur la mer en furie,
 Avec ses matelots,
 Sans nul souci de sa vie
 Postel narguait les flots.
 Chez nous qu'on imortalise
 Dans le bronze son souvenir.
 Que : « Sauver ou Périr »
 Reste notre devise !

LE BAC

Air : « DEDE » **Si j'avais su.**

On prétend que la terre est ronde,
 Mais moi je dis, pour en finir,
 Que Trouville est au bout du monde
 Dès qu'il s'agit d'en ressortir.
 Rien que pour aller à Deauville
 Sans chercher le vieux pont tournant
 (Qui si mal tourna, l'imbécile,
 Que tous l'abandonn'nt carrément!)
 Au lieu de parcourir en vain
 Tout l' quai du pat'lin,
 On prend le **Bac** évidemment
 Puisqu'on ne peut faire autrement.
 Dès qu'on voit godiller
 On a l' cœur embarbouillé ;
 Et même quand on a le trac,
 On risque d'arriver en vrac
 D' l'autr' côté d' la rivière
 Quelle affaire
 Quand on prend le **Bac** !

L'AUTO-BOAT

Air : « DEDE » **Si j'avais su.**

De tout temps pour passer au Havre
 Comment compter sur les bateaux ?
 Par la rout' le trajet vous navre,
 Si plein d'embûch's pour les autos !
 Mais un homm' que l'on disait **gauche**
 Vient de trouver, c'est pas banal,
 Sans fouiller mêm' dans votre poche,
 Un truc **meiller** et radical.
 Ce n'est pas un monstre aérien
 Vous le savez bien :
 C'est l'**Auto-Boat** évidemment,
 Qui tous nous botte assurément.
 On devine aussitôt
 Qu' c'est pas un vulgair' « bateau »
 Déjà tous les gâs de la Côt'
 Affirment qu'on pourra sans faut',
 Sans qu' jamais la tempête
 Ne l'arrête,
 Prendre l'**Auto-Boat** !

LES NOUVEAUX BAINS

Air : **Dans les Jardins de l'Alhambra.**

Quand le soleil vient vous brûler de ses rayons,
 Aux jours exquis de l'amour et des floraisons,
 Tout au bout des planches
 Où les cœurs s'épanchent,
 Près des Roches-Noires,
 Déjà si notoires,
 Accourez tous à l'heure joyeuse du bain,
 Vous y verrez le plus délicieux essaim
 De gentes baigneuses,
 Souples, gracieuses,
 Aux divins contours,
 Aux coquets atours !
 Il n'est rien de plus chic au bord des grands
 [flots bleus
 Que les nouveaux **Bains des Roches-Noires,**
 [Messieurs.
 Aussi je sais que vous reviendrez tour à tour
 Pour vous y rincer l'œil, toujours, toujours !

LE DEFILE DES « ROCHES-NOIRES »

Air : **Quand on aime on a toujours vingt ans.**

Regardez passer, venant de nos Bains,
 Tous les trottins,
 Le corps vigoureux et l'œil aguichant,
 Marchant gaiement.
 Quand on les contemple, au sortir de l'eau,
 Vivant tableau,
 Ça donne envie
 D'être jolie
 Et l'on chante aussitôt :
 Aux Roch's-Noir's les Bains sont épatants,
 On y puise un éternel printemps.
 Sans vanter la richesse
 De l'Etablissement,
 On y goûte l'ivresse
 Des parfums troublants.
 Que l'on ait dix-huit ou soixante ans,
 On en sort toujours plus sémillant...
 Ils sav'nt mêm' réparer les outrag's du temps :
 Roch's-Noir's, vos Bains sont épatants !



LA MOULE

(Récitatif.)

Après avoir subi les plus affreux déboires,
Je viens, pour vous servir, tout droit des Ro-

Depuis l'horrible nuit où — quel destin fatal !
L'aiglon me chassa de mon rocher natal
Dont j'étais jusqu'alors la plus belle parure,
Je vis loin de mes sœurs, errant à l'aventure,
N'ayant plus rien, hélas, pour calmer mes san-

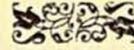
Ni la chanson du vent, ni le baiser des flots.
Comment braver les coups d'un sort aussi per-

Recourir au poison ? Me livrer au suicide ?
Trépasser de chagrin en parcourant tout bas
Six pages d'un roman d'Alexandre Dumas ?
Ou bien de désespoir chez Fortier qui m'espère
Aller finir mes jours en moule marinière ?...
Non, je veux réagir contre le mauvais sort,
Et j'entends bien prouver, dans un suprême

Qu'en octroyant mon nom pour le disqualifier
A des tas de pédants, d'ignorants ou de niais,
C'est moi que l'on outrage et moi que l'on

Je suis fièr' d'être moule et fièr' d'être mollus-
Car ma race, ici-bas, jamais ne s'éteindra.

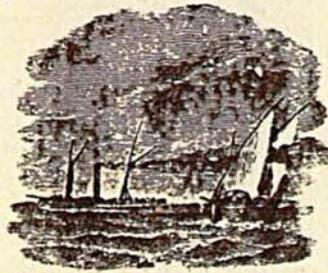
Vous souriez ? C'est bon. Mais, on en con-
Faire aussi bien que vous me serait très facile,
Et dans vos réunions, même à l'Hôtel de Ville,
Je pourrais remplacer beaucoup de Conseillers,
Car je baille souvent, mais ne parle jamais !



CHŒUR FINAL

Air : Zaza.

Honneur à nos Baigneuses,
Qui sont tout l'éclat de ce rivage enchanteur,
Toujours ensorceleuses
Par la grâce infinie et le regard vainqueur.
Ce sont les enjôleuses
Que le Destin nous envoya pour nous charmer.
Honneur à nos Baigneuses,
Ensorceleuses
Qu'on doit aimer !



DEUXIÈME ACTE

CHŒUR DES NORMANDS

Air : **C'est pour toi Lisette.**

Puisque voici Trouville en fête
Entonnons tous le vieux refrain
Qui nous fit perdre un jour la tête
Et saura nous remettre en train.
Mais d'abord il faut qu'on salue
D'un geste cérémonieux
Toute cette foule accourue
A nos appels harmonieux.
C'est pour toi, Trouville,
C'est pour ton renom,
O joyeuse ville,
Que tous nous chantons !
Tra la la la la la la !... (etc.)

Les Journaux locaux

I

« LE PROGRES DU LITTORAL »

Air : **Amoureux Sauvetage.**

De l'oubli j'ai tiré mon journal,
Le Progrès du Littoral.
Moi, j'y fais d' la poésie
Et j' laiss' la prose à Phrasie,
Qui raconte, entre deux coups d' battoir,
Les p'tits potins du lavoir.
Qu'on m' caus' peinture ou musique,
J' répons : « Viv' la République ! »
Si bien qu' les gens se d'mand'nt tous
Si je ne sors pas d'un' maison d' fous !...
Comm' je veux être sincère,
Ma foi, j' peux bien vous confier
Que l' pognon d' mes actionnaires
N'a pas beaucoup fructifié.
Mais aux élections dernières,
J'ai sauvé la têt' d'Amand,
Tombant quatorze adversaires :
Ma foi, c'est toujours autant !

II

« LE REVEIL DE TROUVILLE-DEAUVILLE »

(Même Air.)

Le **Réveil**, je le dis sans chichi,
Très lu à Canne, à Vichy,
Tout comm' son propriétaire,

Sort vraiment de l'ordinaire.
D'opinion variant assez souvent,
Je regard' d'où vient le vent.
Ma politique débonnaire
C'est cell' du « Faut pas s'en faire »
Ni socialo, ni communiste,
Je suis avant tout « **Pressurotiste** ».

Tantôt je vais vous défendre,
Et tantôt vous attaquer.
Ne cherchez pas à comprendre,
Ce s'rait bien trop compliqué.
Si j' chang' d'idées chaqu' semaine,
C'est parc' que j'en ai beaucoup ;
Je m'épargnerais cett' peine
Si j' n'en avais pas du tout.

III

« L'AVENIR DU LITTORAL »

(Même Air.)

Pour voir l'**Avenir** point n'est beso'n
De la somnambul' du coin,
Puisque chacun à Trouville
Peut le lire à domicile.
Mais l'**Avenir** se tromp' fréquemment
Quand il s'occup' du présent :
Demandez à Monsieur l' Maire,
Auquel il prédit un jour
Qu'à Panam' notre ville entière
Allait le renvoyer, sans retour...

Or, au scrutin d' ballottage,
Monsieur l' Mair' s'était r'dressé,
Et sur les quais — quel hommage ! —
On vit la foul' s'amasser,
Pendant qu' **Bonnal** pathétique
Etreignait dans un baiser
L' sauveur de la République :
L'**Av'nir** ne l'a pas r'laté !

IV

« LE PETIT TROUVILLAIS »

Air : **Le Roi Dagobert.**

I

Chacun me reconnaît :
Je suis **Le Petit Trouvillais.**
Au milieu de tant de courants divers
Je n'ai jamais mis ma... robe à l'envers.
Aussi voilà pourquoi
De parler haut j'ai bien le droit !

II

Le **Petit Trouvillais**

A lui seul est tout le **Progrès**.
Animé d'un courage sans pareil
Je viens ici pour sonner le **Réveil**.
Il faut en convenir
C'est bien moi qui suis l'**Avenir** !

SORTIE DES JOURNALISTES

Air : **Quand un canard est amoureux.**

Quand les « canards » vont deux par deux,
Ça vous prouv' Messieurs, qu'y a d' la **Presse**,
Quand les « canards » vont deux par deux
C'est qu' pas un ne veut prendre la queue !

SALUT A LA NORMANDIE

Air : **Un peu, beaucoup.**

Salut, je viens en souriant,
Sans atours, simplement,
Comme vous en bonnette blanche,
Exalter en ce doux moment,
Pour qu'on l'aime plus encor,
La Normandie aux bouquets d'or !

Normandie,
Berceau de notre vie,
Ici même
C'est toujours toi qu'on aime.
Et nos têtes
Riantes et coquettes
S'ornent encor des bonnettes
Des vieilles d'antan.

(Au refrain.)

LE GROS BÈRE

Air : **Auprès de ma blonde.**

Siess'té là, Mathurine,
Et té, gâs Pierre itou
(bis)
Que j' vidions eun' chopine
A notr' santé tertous.

Refrain

Buvons du gros bère
Qu'est si bon, si bon, si bon,
Buvons du gros bère
Qu' no fabriqu' cheux nous.

Le pur jus de la pomme
Ça n'est point d' la poison
(bis)
No dit que l' premier homme
Ma fé, l'a trouvé bon.

Cours en cri eun' bouteille
Ça n' peut pas fair' de ma
(bis)
Si j'ons la trogn' vermelle,
D'ici d'main ça s' pass'ra,

C'est eun' boisson heureuse
Car ell' rend, à e' qu'on dit.
(bis)

Pus d'eun' fille amoureuse
Et pus d'un gâs aussi.

No n' sait qu'en Normandie
L'z'effets du cidre doux
(bis)

Ça fait bin, quoiqu' no die,
Aller... où qu' no va tous.

Vid' ton verr' Mathurine,
Mais j' cré qu' ça t' fait d' l'effet
(bis)

Pour qui qu' tu t'illumine ?...
C'est pas l' quatorz' Juillet !

Sacré coquin d' gros bère,
L' Normand t'aim'ra terjous.
(bis)

Et le gâs comm' le père
Bèra bin san p'tit coup !

LE JARDIN PUBLIC

Air : « LA-HAUT » **Ose Anna** !

Je suis petite fille pudique,
Voyez en moi l' jardin magnifique
Qui, bien qu' public, est en vérité
L' symbol' de la virginité.
Si mes pelouses sont déjà grandes,
N'allez pas marcher sur mes plat's-bandes,
De public, je n'ai que le nom
Car écoutez bien ma chanson :

Refrain

On n'os' pas, on n' doit pas
Bousculer mes acacias,
On n' peut pas, on n' veut pas
Piétiner mes pétunias.

De ma rose
Fraîche éclore
Tout l' mond' cause :

Joli bouton pour qui l'aura !
Mais, holà,
Qui pass' là

S'attir' les foudres du ciel,
Regarder

Sans toucher
C'est le mot d'ordre formel,

Personn' n'ose
Prendr' ma rose.

En tous cas
Faudrait pas
Qu'on cherr' dans mes bégonias.

II

Pour que je reste toujours... plus sage
On m'a bouclée avec du grillage.
D' ceux qui sous les feuil's cherchent l'amour
Y a qu' les toutous qu'en font pas l' tour.

Encor' si l'on mettait des banquettes,
 On y ferait au moins des causettes,
 Et sans risquer d' pénétration,
 On fredonn'rait plein d'émotion :
 (Au refrain.)

LES DEUX MARRONNIERS

Air : **Les deux Grenadiers.**

Je les ai vus ces deux marronniers
 Restés sur la Place en souffrance,
 Et qui des hivers longtemps épargnés
 Mouraient de désespérance.
 Soudain autour d'eux ce bruit va grandissant :
 « Trouville humiliée se relève ;
 « On vient d'édifier un riche monument
 « Et ce Palais des Jeux, c'est son rêve ! »
 Les vieux arbr's, aux rayons du soleil,
 Retrouv'nt toute leur jeunesse,
 Car les orchestr's, en sonnant leur réveil,
 Autour sèment l'allégresse.
 Voici Cornuché qui près d'eux passe alors :
 Jazz-bands, faites-vous entendre !
 Jazz-bands, faites-vous entendre !
 Debout, Marronniers, en un suprême effort !
 D'auto, l'Empereur va descendre !

LES DOLEANCES DE L'EMPLOYE DES PTT

Air : **J'en ai marre.**

I

De tout l' temps croupir dans c' vieux bureau
 Ça n' me bott' guère.
 Je n'ai plus que la peau et les os
 J' tombe en poussière !
 Y' a vingt ans
 J'étais pas mal balancé,
 Et maint'nant
 Je suis tout décont'mancé.
 Sort navrant,
 Tous les microb's que j'ai avalés
 Bientôt pour se venger
 Parviendront à m' bouffer !

(Refrain)

Sans cesse au Bureau
 Comm' dans un tombeau,
 Moi j'en ai marre !
 Y prendre mon tour,
 La nuit ou le jour,
 Moi j'en ai marre !
 J' crie quand l' téléphone
 Résonne :
 « Allô ! »
 Jusqu'à c' que tout l' monde
 M' réponde :
 « Ballot ! »
 Vrai, d'être eng...lé
 Par les Trouvillais

Moi j'en ai marre !
 D'êtr' toujours en cage
 J'écume et j'enrage,
 Moi j'en ai marre !
 A Monsieur l' Rec'veur franch'ment je le dé-
 [clare :
 Dans vos P. T. T.
 J' finirai timbré
 Et moi j'en ai marre !

II

Dans c' local sans lumière et sans air
 Je m'asphyxie.
 Il me sembl' que j' vois tout à l'envers
 Qué drôl' de vie !
 Si en tas
 Je r'çois des déclarations,
 C'est l'Etat
 Qui profit' de l'occasion.
 Des mandats
 Je n'aperçois guèr' que les talons ;
 Des timbres, j' n'ai jamais
 Que l' derrière à lécher !
 (Au refrain.)

LA FUTURE POSTE

Air : **Ah ! quand donc ?**

Avec le temps, nous aurons peut-être
 Tout le confort et tout le bien-être,
 Dans un Bureau d' Post' dernier cri,
 Tel qu'on n'en voit pas à Paris.
 On y trouv'ra d'abord un' Buvette
 Avec fumoir et même toilette,
 Et pour les dames, pendant l'été,
 Salon de coiffure et salon de thé.
 Si les clients rouspèt'nt parc' qu'ils attendent,
 Le Rec'veur fera donner l' jazz-band !

Ah ! quand donc, quand donc verrons-nous ça ?
 Ah ! quand donc aurons-nous c' bonheur-là ?
 Dans chaque cabine postale,
 Chez nous j' voudrais que l'on installe,
 Pour tous ceux qui vont téléphoner,
 Un jeu de patience compliqué...
 Comme ils n'en manquent pas ça les occupera !
 Mais quand donc, quand donc, quand donc,
 [verrons-nous ça ?

LA FUTURE GARE

Air : «TA BOUCHE» **Des Terres et des Coupons**

A Paris, à Tombouctou,
 Au Pérou,
 On répète un peu partout
 Qu' la gare on va la r'faire.
 Aller si vit', ça c'est fou,
 Entre nous,
 On ne sait pas au juste où

En est l'affaire !
 Paraît pourtant qu'à la grand' boîte
 On a gâché
 Mill' francs d' papier
 A préparer quéqu' chos' de chouette,
 Pour des millions
 De constructions !
 Tout l' mond' sur ces devis
 N'est pas du même avis,
 Tout cela parce que ceci :

On n' peut rien faire
 Sans du pognon
 Ah ! quelle affaire,
 Quell' position !
 Vraiment ma chère,
 On exagère.
 Faudrait pourtant un' solution !
 Mais les ch'mins de fer (re)
 O dérision,
 N'intéress'nt guère
 Que les piétons.
 Les autr's préfèrent
 D'puis la vie chère,
 Leurs limousin's aux wagons !

II

Certe' on comprend que l' public,
 Mêm' très chic,
 Ne ménag' pas sa critiqu'
 Et parfois désespère.
 L' Miniss' des Travaux Publics,
 C'est un tic,
 Promet beaucoup — ça s'expliqu' —
 Mais me tient guère.
 Avec des sourir's sympathiques,
 Nctre Inspecteur
 Déclar' moqueur :
 Voici **du bois**, cherchez des briques,
 Et construisez
 C' que vous voudrez !
 Mais n' rouspétez pas trop,
 Car je pourrais bientôt
 Vous conduire au nouveau **Dépôt !**

Ah ! quelle affaire !
 Y a plus d' pognon.
 Mais comment faire ?
 Nous en trouv'rons.
 D'puis qu' l'Etat gère,
 J' pense, au contraire,
 Qu'on n'en est pas à quéqu' millions.
 Dame, elle est rare
 Notr' situation,
 Et si bizarre
 Que nous craignons,
 Sans crier gare,
 Que l' Chef de gare
 N'en tombe marteau... **pilon !**



**LE CADRAN DE LA GARE
 ET LES HORLOGES DE LA VILLE**

Air : **Attends-moi sous l'Horloge.**

De mon fronton je délodge
 Pour vous démontrer
 Que la plus rétive horloge
 Sait parfois... marcher !
 D'ailleurs voyez mes compagnes,
 Vous constaterez, ma foi,
 Que pour battre la campagne
 Ell's sont moins réglées que moi !
 Et voilà pourquoi, sur l'heur',
 Je demand' qu'on chante en chœur :

(Refrain)

Est-ce un tort,
 Est-ce un sort,
 Que de s'exhiber ainsi toujours dehors ?
 Sur nos cadrans, chaque jour, quand midi va
 [poindre,
 Nos aiguill's font bien ce qu'ell's peuv'nt pour
 [se rejoindre.

Mais c'est demander un trop dur effort
 A des horlog's qui manqu'nt souvent de ressort !
 Perdr' le Nord,
 C'est trop fort,
 Quand donc qu' la T.S.F. nous mettra d'accord ?

II

L'hiver, je tombe en syncope,
 Il faut m' pardonner
 Si pendant trois mois je stoppe
 Sur Midi sommé !
 Chaque fois que sous la glace
 Mon cœur est sans battements,
 Vite on me masque la face
 Avec des papiers collants.
 Mais consolons-nous, mes sœurs,
 En reprenant tout's en chœur :
 (Au refrain, avec **Variante pour les trois der-
 niers vers.**)
 O Fenot,
 Refais mos...
 Fais que nos aiguilles tomb'nt enfin d'accord !

Y A DES TROUS

Air : **Y' a des Loups.**

Pour qu'une cité soit accueillante
 Suffit pas de la vouloir pimpante,
 Faut aussi prouver
 Qu'il n'y a pas qu' la rout' de Louviers
 Où l'on trouve encor des cantonniers !
 Chez nous, depuis la fin des carrosses,
 On ne voit partout que plaies et bosses
 Qui cach'ront bientôt
 Du pont arrièr' jusqu'au capot
 Tout's les torpédos six ch'vaux Renault !
 Lorsque, les nuits d'été,
 Les couples, dans l'obscurité,
 Rentrent chez eux gaiement
 On entend ce discours piquant :

Y' a un trou, Madame,
 Derant vous,
 Un trou qui réclame
 Qu'on l' bouche un bon coup !
 Attention, Madame,
 Gare au trou !
 Vrai, je le proclame,
 Y' a des trous partout !
 Et si pour vous
 Je crié : « Cass'-cou »
 Madame, prenez garde au trou !

LE CYLINDRE A VAPEUR

Air : Y' a des Loups.

Alors, qu'est-c' qu'ils ont donc qu'ils rouspètent
 Puisque moi j'ai mon truc à roulettes ?
 Cylindre à vapeur,
 De chez les Russ's ou bien d'ailleurs,
 J' suis toujours le Rouleau compresseur !
 D' la Vill' c'est moi la plus chic emplette,
 Je suis l' réparateur de cuvettes.
 On m' nomm' l'écraseur,
 Mais plutôt, moi, je m' fais honneur,
 Au lieu d'êtr' roulé, d'être rouleur !
 On me vénère assez,
 Je suis l' dieu des éclaboussés.
 Partout où j' suis passé
 On m' réclan' pour recommencer !
 Tous les trous, j' les bouche,
 Ça c'est fou,
 Rien ne m'effarouche,
 J' suis roi des bouch'-trous.
 Mais chaqu' trou que j' touche,
 Voyez-vous,
 Plus je le rebouche,
 Plus j'agrandis l' tron.
 Mais entre nous,
 Moi, je m'en f...
 Il n' faut pas s'en casser l' caillou !

LE « THEATRE » MUNICIPAL

Air : La Belote.

I

L'habitud' de monter, chaque hiver,
 Des concerts
 Très divers,
 Où l'on chant' la Belote ou Carmen
 Nous ramèn'
 A l'Eden,
 Dans cet ancien garage manqué,
 Négligé,
 Mal chauffé,
 Indigne vraiment
 De l'empressement
 D'un public toujours galant...
 Mêm' les soirs où l'on grelotte,
 Tout l' monde y va,
 En passant par la Cahote,
 Cahin, caha,
 Pour chauffer la salle entière

Cette année on installa
 Deux enfants d' calorifère :
 On a mis sept ans à dégoter ça !
 Mais dans les log's on grelotte,
 Et tous on a
 Toujours un peu la tremblote,
 Sur cett' scèn' là.
 Et notre aimable Commère
 L' premier coup qu'elle y chanta,
 Me dit : Vous n' me r'verrez guère
 Tant qu'on y grelottera !

II

Chez nous on trouverait, nom d'un chien,
 Tout d' mêm' bien
 Le moyen
 D' satisfaire' notre goût le plus cher,
 Mêm' l'hiver,
 Ça c'est clair.
 Puisque le théâtre a tant d'attraits
 Pour tous les
 Trouvillais,
 On peut facil'ment
 — Dirais-je comment ? —
 Leur donner cet agrément.
 Depuis l' temps que l'on complete
 Sur ce truc-là,
 On espèr' bien, saperlote,
 Que ça s' fera.
 Pour notre saison morose
 Quand est-c' donc que l'on aura
 Un' sall' confortable et close,
 Où même Baret sans trembler viendra ?
 Prenez ça sur la cagnotte,
 Et sans l' fâcher,
 Vous ferez payer la note
 A Cornuché.
 J' déclare à ceux qui ricanent :
 Sûr'ment qu'il nous doit bien ça !
 Nous qui n'allons pas à Cannes,
 Cela nous réchauffera !

LES TROUVILLAISES

Air : Japanese lanterns blues.

Chez nous quand de la Saison fleurie,
 Trop tôt finie,
 Se fanent les splendeurs,
 Il reste à notre âme un peu meurtrie
 De tendres fleurs
 Aux parfums remplis de douceurs...
 Les Trouvillaises sont les fleurs du pays,
 De leur sourire exquis
 Nous sommes tous épris,
 Et la caresse
 De leurs yeux langoureux
 Grise d'ivresse
 Plus d'un amoureux.
 Les Trouvillaises, fleurs écloses pour nous,
 Savent nous rendre fous,
 Même jaloux.
 Elles nous plaisent
 Un peu plus chaque jour...
 O Trouvillaises,
 O Fleurs d'Amour !

ALPHONSE XIII A HENNEQUEVILLE

Air : « TA BOUCHE » **Machinalement.**

I

Y' a des rois un peu partout,
 Mais il en est beaucoup
 Qui prenn'nt du côté malsain
 Leur rôl' de Souverain
 Moi, j'aim' la villégiature,
 L' grand voyag', la bell' nature.
 Aussi Cornuché
 L' savait bien quand il vint m' chercher.
 Il me fit si cordialement
 Son p'tit boniment,
 Touchant ma sensibilité
 Avec tant d' doigté,
 Disant : Là-bas, j' vous garantis
 Bon git', beau logis,
 Où j' vous servirai, sur ma foi,
 Des morceaux de roi !

I

Et comm' j'ignorais alors
 Encor tous vos trésors,
 Je lui ai tendu la main
 En ne répondant rien.
 Un soir en automobile
 J' débarquais à Henn'queville,
 Transporté radieux
 Dans l' vrai paradis des Hébreux...
 Vraiment dans ce site enchanté
 Quell' félicité !
 Mais qu'est-c' que m' passa en rentrant
 Tout mon Parlement
 Je m'en moqu'rais évidemment
 Souverainement,
 Si j' savais terminer mes jours
 Dans un tel séjour !

LE CONSEIL MUNICIPAL

(présenté par M. le Maire)

Air : **Ah ! mes Enfants !**

Mon fidèl' premier n' donn'rait pas, nom d'un
 [nom,
 Son fauteuil d'adjoint pour un... **Boulet** d'canon,
 Ah ! mes enfants !...
 Quant au brillant s'cond qui jamais ne dit mot
 Comment en parler ? Tournons vit' le **Foliot**,
 Ah ! mes enfants !...
 Pour aller r'trouver ce bon Monsieur **Lasserre**
 Dev'nu — qui l'eût cru ? — le « terr'-neuv' »
 [de votr' Maire,
 Ah ! mes enfants !...
 Tandis que, n'est-c'-pas, le docteur **Leneveu**
 Vient à chaqu' séanc' me tâter l' poulx un peu,
 Ah ! mes enfants !...
 Et qu' la bouche en cœur, son confrère **Léo**

Me dit : « M'sieu **D'masur**, que vous êtes donc
 [beau ! »

Ah ! mes enfants !...

Mais peu convaincu l'ami **Léon Godreuil**
 A d'autres qu'au Maire aim'rait mieux fair'
 [de l'œil,

Ah ! mes enfants !...

Et pendant qu' **Chabrol**, notre éminent confrère,
 Sur la question gaz gravement légifère,

Ah ! mes enfants !...

Frémont exténué, car le temps est bien chaud,
 Y va tranquillement de son petit dodo !

Ah ! mes enfants !...

Soudain, dans son rêve, il s'écrie : Un Perned !
 Mais en s'éveillant il ne voit que... **Deleau !**

Ah ! mes enfants !...

Je suis obligé d' lui couper son effet
 Car la plaisant'rie a déjà trop... **Duret**,

Ah ! mes enfants !...

Que dir' de **Richet**, bon cœur et mauvaise tête ?
 C'est un homme heureux, il fait toujours la
 [« fête » !

Ah ! mes enfants !...

A chaqu' réunion, Monsieur **Simond** Henry
 Apporte au Conseil les « Echos de Paris »,

Ah ! mes enfants !...

Ferdinand **itou** chante son p'tit couplet,
 Deuxième édition des chansons d'... **Bellanger**,

Ah ! mes enfants !...

« Qué cochons tout d'mêm', pense **Martin** Victor,
 « Faut que j' leur z'apprenne à nettoyer leur
 [port ! »

Ah ! mes enfants !...

Denis au voisin dit : Mon vieux, tu te trompes,
 Pas besoin d' pompiers si nous n'avions pas d'
 [pompes,

Ah ! mes enfants !...

Drémont s'interpose et déclare : « Je pense
 « Que la rein' des pomp's, c'est la pompe à...
phynance ! »

Ah ! mes enfants !...

Mais **Harel** se fâche et s' cabrant comme un
 [zèbre,

Crie : « Les meilleur's pomp's, c'est cor' les
 [pomp's funèbres ! »

Ah ! mes enfants !...

L'mazurier l' menac' pour cette interruption
 D' lui mettr' sans sursis quinze jours de prison,

Ah ! mes enfants !...

Quand, se l'vant soudain, c' brav' Roger **Sénécal**
 Implor' la pitié du Chef du Tribunal !

Ah ! mes enfants !...

Emu jusqu'aux larm's par un si noble geste
Malerne s'arrach' les cinq ch'veux qui lui restent

Ah ! mes enfants !...

Tandis que, souriant, cet excellent **Jory**
 Pense, aux autos-ch'nill's, articles de Paris !

Ah ! mes enfants !...

Pour clor' ma chanson, en vain je cherche un...
 [Biais.

Où donc ?

— Au bistrot !

— Merci, Monsieur, j'y vais !

Ah ! mes enfants !...

ENTREE DES DECORES

Air : Un tout p'tit bout de rien du tout.

Oui, nous en avons tous un tout p'tit bout
De rien du tout.

Certes, c'est pas beaucoup,
Ça vaut mieux que rien après tout,
Et puis dam', les rubans
Ont renchéri tell'ment
Que c' qu'il faut regarder
C'est la manières de les porter.
L' violet (le vert) mis discrèt'ment
Sur le vêt'ment
C'est épatant !

Dans la glace en voyant sa boutonnière,
On se sent l'âme fière,
Surtout lorsqu'un ami
Vous surprend et vous dit :
Tiens, Monsieur l'est aussi !

COUPLETS DES DECORES

Air : Musique de Chambre.

PREMIER DECORE

Depuis l' temps qu' j'offre des bouquets
A la Muse ou bien à la Reine,
J'avais vraiment bien mérité
Un bout de ruban pour la peine.
Je le tiens et j'en suis content
Car, en me l'offrant, Monsieur l' Maire
M'a promis que dorénavant
J'en aurais un à chaqu' Cent'naire !

DEUXIEME DECORE

Avoir chez moi tant de rubans
Sans en arborer — quel scandale ! —
Trois ou quat' centimètr's seul'ment,
N'était-c' pas l' suppli' de Tantale ?
Ça m'est tombé comme aux copains,
Moi aussi j'en rends grâce au Maire :
Si ça fait bien en magasin
Ça fait mieux à la boutonnière !

TROISIEME DECORE

Ayant dans la navigation
Vu plus d' cent pays à la ronde,
Je rapporte cette impression
De mes voyag's autour du monde :
Ce s'ra plus difficil' toujours
— Je l' dis pour ceux qu'en ont envie —
D'être Capitaine au long cours
Qu' simple Officier d'Académie !

QUATRIEME DECORE

Si j' n'en éprouve aucun' fierté,
Je le proclam' sans amertume,
Désormais parmi les bouchers
Je compt'rai comme un' « gross' légume »
D' la légum' tout l' mond' sait qu'en faut :
L' bœuf est si cher et y' a tant d' gêne
Qu'un bon pot-au-feu sans poireau
Ne s'rait pas du tout homo... gêne !

CINQUIEME DECORE

C'est moi Raoul, l'ancien bistrot,
Je n'ai pas l'air trop dramatique,
J'ai des pièces... dans mon caveau,
Mais ell's n'ont rien d'académique.
J' n'écris pas comm' Monsieur Rich'pin,
Mais un' fois j'ai fait un' Revue
Avec Denis, mon vieux copain :
La R'vue... des Pompiers dans la rue !

SORTIE DES DECORES

Air : « MADAME » Elle n'est pas si mal que ça !

Aujourd'hui c'est l'un, d'main c'est l'autre,
Maint'nant tout l'monde a son ruban.
Et depuis qu' vous avez le vôtre
Chacun se dit en vous r'gardant :
Pour qu' leur boutonnière impudique
Ait perdu sa virginité,
Qu'ont-ils fait pour la chos' publique
Quel produit ont-ils inventé ?
Poudre à punaise ? Horlog' sans heure ?
Ou bien ficelle à couper l' beurre ?

Ça n' fait pas du tout si mal que ça
Et l'on est bien content quand on l'a.
En louchant on aperçoit
Malgré soi
Ce bout d' soie aux jolies nuanc's,
Ce rien qui fait qu'on pense :
Ça m' va pas du tout si mal que ça
Ça me flatte et me plaît bien déjà.
On peut rire et me dire ce qu'on voudra,
Ça n' fait pas si mal, non pas si mal que ça !

LA PANNE D'ELECTRICITE

Air : Le Pâtre des Batignolles.

I

Depuis l' temps qu'on s' moqu' de notr' fiole,
On pouvait croire, en vérité,
Qu'il n'y aurait plus, ma parole,
Jamais d' pann's d'électricité.
Ce soir, hélas, bien au contraire,
Nous r'voilà dans l' noir subit'ment
Et si je n' suis pas un' lumière,
Croyez-moi, du moins, cependant,
Ah !

L'électricité c'est un sale outil,
On n'est pas sûr d'y voir là où c'est mis !
L'homme aux beaux cils, beaux cils où donc
Que j' lui cass' les ti-oui les deux tibi-as !

C'est fini,
Ça j' lui dis,
Oui-dà !

II

Si vous avez la bonn' fortune
D' sentir près d' vous dans un fauteuil
Un' charmant' blonde, un' joli' brune,
N'allez pas lui taper dans l'œil.

Pour qu' chacun embrass' sa voisine
Gentiment, avec précaution,
J' vais téléphoner à l'usine
Qu'on prolonge un peu 'l'extinction,
Ah !

Ça y' est-y ? Mesdam's, avez-vous dit oui ?
Messieurs, allez-y pendant qu'il fait nuit.
Voyez-vous, s' bécoter c'est si gentil,
Quand on s' frôle un p'tit, un p'tit peu partout !
Comm' les chats,
Fait's tout bas ;
Miaou !

III

Pendant qu' la lumière est éteinte,
C'est l' moment d' vous électriser.
Mettez-y-en un bon coup sans crainte,
Ça finira bien par « gazer ».
Soudain, dans tout' ma p'tit' personne
Voilà qu' j'éprouv' des picot'ments.
Qu'est-c' qui veut d' moi, faut que j' me donne.
Je m' sens allumé complèt'ment,
Ah !

Tyroli ! Quand l'amour m'attire au lit,
Les pann's dans c' cas-ci, ça n'est pas permis !
Mais aussi vaut mieux que j' m'arrête ici.
Espèc' d'abruti, rallum' tes flambeaux !
Ça vient-y ?
Qui qu'y dit ?
Idiot !

LE COMMERCE LOCAL

Air : Langage Bébé.

I

Pour la bonn' galett' voyez Fluteaux,
To, to, (ter)
Pour les « chaussons »... courez chez Costey,
Té, té, (ter)

Mais pour payer des meubles « Normand »,
Man, man, (ter)
Voyez « galette » aussi chez Deleau !
Lo, lo, (ter)
To, to, té, té, man, man, lo, lo !
(Parlé : Ça c'est rigolo !)

II

Pour se fair' sucrer par Dérubé,
Bé, bé, (ter)
Les poir's délogent de chez Crespi,
Pi, pi, (ter)
Puis vont se fair' glacer chez Lucas,
Ca, ca, (ter)
Avant d' se fair' taper chez Bersot !
Sot, sot, (ter)
Bé, bé, pi, pi, ca, ca, sot, sot !
(Parlé : Ça c'est plus sale... oh !)

III

Tous les vernis de Longbois-Godet
Dé, dé, (ter)
Ne val'nt pas ceux des chausser's Tommy,
Mi, mi, (ter)
Et les pieds qu'on trouve chez Leloup
Lou, lou (ter)
Ne s' font jamais chausser par Midot !
Do, do, (ter)
Dé, dé, mi, mi, lou, lou, do, do !
(Parlé : Riez pas, c'est idiot !)

IV

Rien ne vaut les vins de chez Jory
Ri, ri, (ter)
Pour arroser les gigots d' Dufay
Fai, fai, (ter)
Dans notr' Commerce en vain j' cherche un... Q,
Cu, cu, (ter)
Et j' termin' ma tournée chez Thibault,
Bo, bo, (ter)
Ri, ri, fai, fai, cu, cu, bo, bo !
(Parlé : Ça, c'est trop ballot !)

APOTHÉOSE

HYMNE AUX MUSES

Air : Chargez !

En ces jours d'allégresse où la Vieille Cité
Evoque à nos regards son passé légendaire,
Que nos cœurs, mes amis, battent avec fierté,
Et que chacun prépare un avenir prospère
A ces foyers bénis, tout parfumés d'amour,
Où grandissent joyeux, aux côtés de leur mère,
Les bambins trouvillais qui fêteront un jour
De leur pays natal le second Centenaire !
Chantez !
Chantez, oui, chantez fièrement !

Qu'au-dessus des foules confuses
Monte enfin, clair et triomphant,
L'hymne à la gloire de nos Muses.
Par leur ensemble harmonieux
Et leur grâce vraiment française,
Elles incarnent à nos yeux
Toute la beauté trouvillaise !

TROUVILLE DANS CENT ANS

(Air inédit.)

Sans plus tarder, je vais vous dire,
Mais n' vous avisez pas d'en rire,
Ce qu' nos p'tits fieux — c'est bien facile —

Feront de notre cher Trouville.
Ainsi vous verrez mieux encore
Que mêm' chez nous tout s'améliore,
Et qu' ce s'ra vraiment épatant
Dans cent ans !

Tous les gendres, la chose est claire,
F'ront les yeux doux à leur bell'-mère,
Les mamans ne pleureront plus,
Les maris n' s'ront jamais... battus.
L' percepteur deviendra docile,
Et tout's les horlog's de la ville
Marcheront très régulièr'ment
Dans cent ans !

Notr' Casino que rien n' dégote
Fera vingt-cinq millions d' cagnotte,
Le Port ne sera plus vaseux,
Nos marins seront plus nombreux.
Le Funiculair' de la Côte,
J' vous l' dis, fonctionn'ra sans faute,
La : gâs d'Henn'quevill' s'ront contents
Dans cent ans !

Toutes nos rues, comme parure,
Port'ront l' nom d'André Demasure,
Sur notr' grand' plac', vraiment trop nue,
Sénécal aura sa statue.
Maurice Huet, ça c'est moins banal,
S'ra Conseiller municipal,
Et Bonnal maire assurément
Dans cent ans !

Monsieur Lasserr', ce vieux lutteur,
Sera pour le moins sénateur,
Notre vénérable Doyen,
Ne nous d'mand'ra jamais plus rien,
Y' aura qu' des brav's gens dans les rues,
Et les pauvr's Auteurs de Revues
Auront les palmes certain'ment
Dans cent ans !

CHŒUR FINAL

Air : Ils n'ont pas ça !

La Revu' finie,
Trêv' de plaisant'rie
Avant de rentrer chez nous !

Trouvill', n'en déplaise,
Est la Plag' française
Dont le nom rayonn' partout.
Ce qu' d'autres possèdent
Ne nous enlève rien,
Mais qu'ils nous concèdent
Qu' chez nous c'est encor bien.
Sans trop d'vanité,
Trouvill' peut s' flatter
De grouper des tas d' curiosités :
Deux Casinos,
L' ciné Thibault,
Quatre journaux
— Et Pressurot ! —
Le « Banc Menteux »
— Et les « Péqueux ! » —
La Touqu's, la Manche,
Le Bac, les Planches,
La J'tée-Prom'nade,
— Dieu, quell' salade ! —
Et les Roch's-Noir's ! —
— Surtout le soir ! —
Le quartier Riche
Et la Corniche,
— La Mèr' Firmin !
— Bibi-Rupin !
On blaguera
Tant qu'on voudra,
Trouvill' n'est pas si mal que ça !
On y revient
Et l'on convient
Que son bel âge a du maintien.
Les grands, les p'tits
De tous pays
Trouv'nt que c'est un vrai Paradis
Dont le merveilleux éclat
De tout temps vous charmera...
Et c'est pour ça
Qu'on se r'verra !



Mds Usine

IMPRIMERIE DU XX^e SIÈCLE
17, RUE VOLTAIRE - LE HAVRE
